

À Saint-Florent. Je regarde le paysage sur lequel donne la fenêtre de ma chambre, et qui est bien ce que j'ai le plus souvent regardé au monde. Il me semble que j'entends encore passer sur lui le son des cloches des vêpres de mon enfance, le dimanche, son pulpeux, mûri et comme ambré, au travers duquel la journée de luxe et de loisir entamait son automne. Je regarde la colline du Mesnil, la courbe de la Loire, la muraille verte des peupliers de l'île, derrière laquelle montent et débordent avec lenteur les cumulus cotonneux de ce premier après-midi d'octobre. Il ne m'en vient pas de tranquillité, ni même le sentiment rassurant d'une permanence, mais plutôt le malaise soucieux qui nous gagne devant un massif d'arbres marqué pour la coupe, une bâtisse familière qu'on va démolir; la Terre a perdu sa solidité et son assise, cette colline, aujourd'hui, on peut la raser à volonté, ce fleuve l'assécher, ces nuages les dissoudre. Le moment approche où l'homme n'aura plus sérieusement en face de lui que lui-même, et plus qu'un monde entièrement refait de sa main *à son idée* – et je doute qu'à ce moment il puisse se reposer pour jouir de son œuvre, et juger que cette œuvre était bonne.



9 782714 312495
www.jose-corti.fr

isbn : 978-2-7143-1249-5

18 €

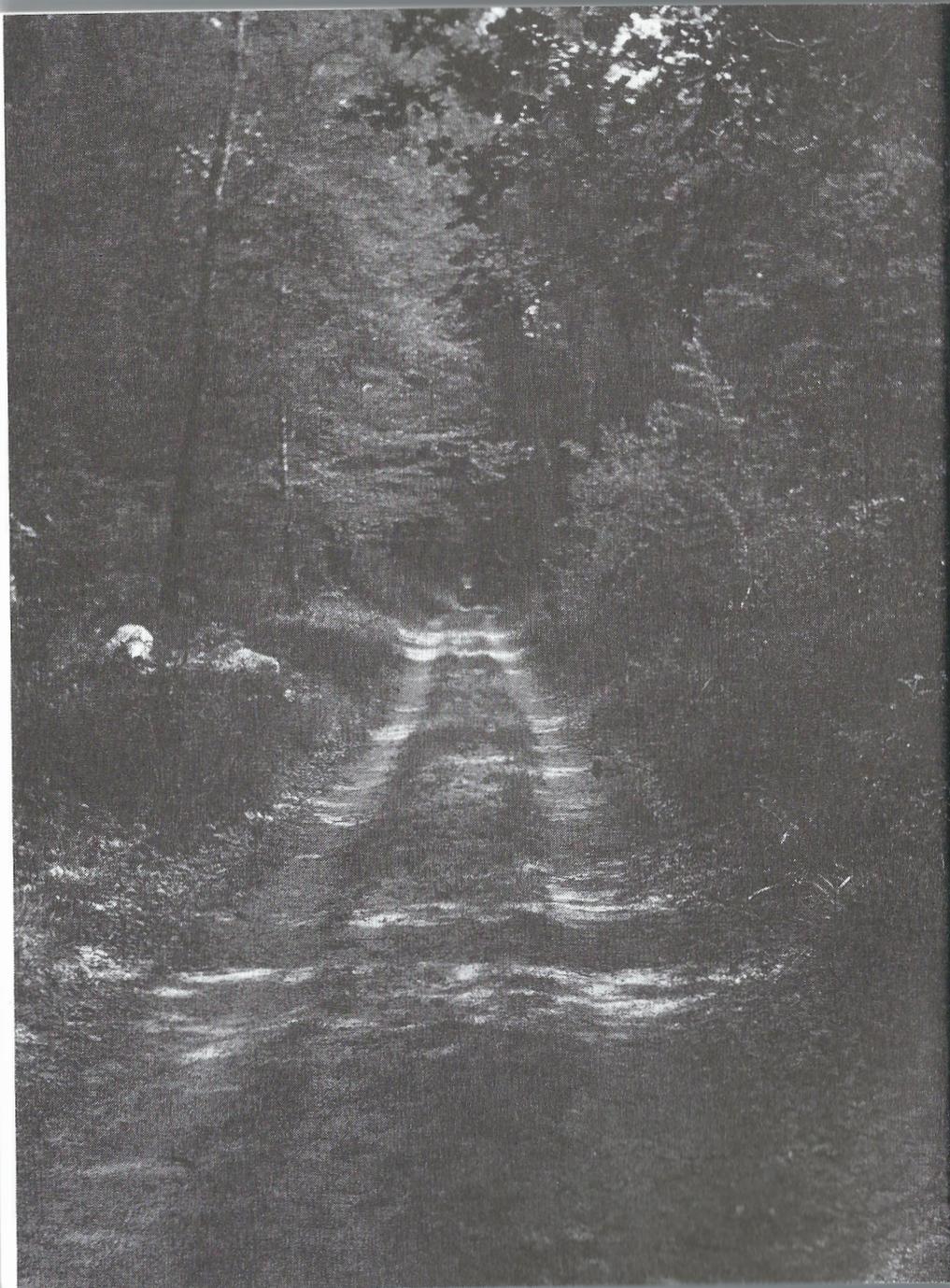
JULIEN GRACQ

Nœuds de vie

Quatrième française



Editions Corti



Il me reste souvent, après un voyage en voiture, un souvenir plus tenace des étapes faites à la brune, dans les heures tardives de la soirée d'été, quand la recherche d'un gîte problématique pour la nuit nous aiguillonne, et que la nuit qui tombe retrouve pour le voyageur un peu de son inquiétude ancienne. En septembre dernier, j'avais quitté dans le soir avancé – ses hôtels comblés contre toute attente – la petite ville de Sancerre pour rouler vers l'ouest à travers la Sologne, mal assuré de trouver quelque part le gîte et le couvert au creux de ses brandes. Quand je dévalai de la haute colline, le soleil frisant arrosait encore glorieusement les pentes de vignes, puis le pays de Henrichemont commença à tordre capricieusement la petite route au gré de ses coteaux et de ses vallons raides, couturés de haies, où la nuit gagnait peu à peu comme la crue d'un étang noir. Je

plongeai au long d'une pente douce vers le bas-pays par de longues lignes droites voûtées de branches; un ciel de jour d'un jaune mourant s'entrouvrait et se ranimait par instants dans le fond écrasé de la perspective. La nuit s'établit tout à fait et je roulai presque silencieusement, comme emmitouflé dans une fourrure odorante qui m'eût dispensé non le chaud, mais la fraîcheur. La géologie ne s'absente jamais tout à fait du sentiment que j'ai des paysages; la Sologne reste toujours pour moi le creux de la France qu'elle a été au moment du charroi énorme de ses sables, de ses argiles et de ses graviers: un ombilic stagnant, encavé, que le vent ne visite guère et qui dort comme une mare sous son écume verte. La traversée de nuit des futaies ne révèle dans le faisceau des phares que des jambes de géants stupéfiés dont les têtes se perdent et s'embrument beaucoup plus haut, à un étage majeur où la confusion de la nuit emmêle leurs rêves pesamment. La nuit de la Sologne est plus étrange: elle est celle d'un parc encore languissamment entretenu, mais où, sous le couvert de l'obscurité, la sauvagerie reviendrait battre en vagues ténébreuses, tout au long de ses propres et étroites petites routes d'asphalte. On est surpris de l'entretien maniaque qui préside à cette voirie de la solitude: il semble que d'un moment à l'autre le ruban précaire va maigrir, se perdre brusquement dans un creux de sable. Pourtant il continue, comme si le fil

d'une pensée éveillée écartait, disjoignait à mesure au-devant de vous la pesante obstruction nocturne. Je roulai longtemps dans ce fond obscur, infusé de la senteur des plantes, tout peuplé d'yeux de bête luminescents, comme ceux qui brûlent dans les grands fonds de la mer: cette vie bestiale qui s'éveillait et semblait naître du silence même des feuillages rendait tout à coup l'esprit docile à la pente d'un conte de fées un peu noir, le laissait flotter sur les lisières attirantes de quelque nuit de Walpurgis, toute peuplée déjà de frôlements indiscrets. Mais déjà, à un détour de la route, les hauts pignons gothiques d'Aubigny-sur-Nère se levaient derrière les arbres, silhouettés sur les lumières de la grand-rue où les terrasses des cafés restaient éveillées dans la soirée chaude; la toute petite ville des Stuarts, avec ses lanternes de fer forgé pendues au coin des rues anciennes, qui vont butant partout contre les fourrés, m'apparut, au sortir de cette plongée au creux de la forêt noire, comme dans la lueur chaude et globuleuse que font des lanternes vénitiennes accrochées pour un bal aux branches d'un parc.

*

Paysage d'hiver de la vallée de la Loire inondée: une nappe d'eau rêche, que la bise de Noël hérissé, couvre les prairies de la Thau; seuls émergent ça et là, accotés aux

quelques frênes têtards épargnés par le remembrement, les affûts de branchages des chasseurs de canards. Au travers de la légère brume de gel qui embue la vallée et éteint toute couleur ne transparaît plus qu'une Picardie froide et grise des basses terres, un *laagland* flamand noyé par quelque rupture d'écluse, sur lequel le maigre jour d'hiver entrouvre à peine, l'espace de quelques heures, une paupière d'ennui.

De même que la vallée de la Basse-Loire figure à peu près la ligne de démarcation entre les toits d'ardoise au nord, et, au sud, la tuile vendéenne, amie du figuier et de la vigne, la mouvance du paysage y bascule selon les saisons: nordique dès que sont tombées les dernières feuilles, méridionale sitôt que reviennent les premières chaleurs. Et le fleuve lui-même, d'une saison à l'autre, a l'air de changer de latitude: oued ligérien à la fin de l'été, avec ses *mouilles* prises au filet des bancs de sable, - froide et grise coulée hollandaise de l'hiver, enflée jusqu'au ras de ses digues. En passant d'une rive à l'autre, pour moi, et presque en toute saison, la lumière s'assombrit: je comprends le serrement de cœur des Vendéens de 93 à prendre pied sur l'autre bord de la Loire. Peu de campagnes me paraissent aussi exilées, aussi pauvres de vie que celles qui forment la partie nord de la Loire-Atlantique. J'accepterais mal d'être contraint d'y vivre: ce que je sens de pathétique dans la vie du poète

René Guy Cadou tient en partie à ce qu'il a été enchaîné à ces lieux déshérités: Saint-Herblon, Louisfert. La face de la terre a ainsi ses limbes, au double sens du terme: zones bordières où la vie s'étirole, qu'aucune attraction n'anime, séjour en même temps d'âmes sans destinée et sans pente, et que ne peut marquer, semble-t-il, le signe d'aucun accomplissement.

*

Pics neigeux, si acidement décapés sur le ciel qu'ils semblent baigner dans une salive d'azur.

*

Il fait un jour de fin d'hiver clair et froid, de ce bleu métallique et luisant de zinc neuf qu'on voit au ciel des dernières gelées quand les jours allongent; la sécheresse de ce froid est tonique et exhilarante. L'envie brusque m'a traversé, je ne sais pourquoi, d'être transporté aux pointes de Bretagne, dans le fleuve de vent acide, corrugant, qui décape les petites maisons blanches, sur la côte saliveuse et fouettée, vers la mer qui dans chaque échancrure grumelle et monte comme la neige des œufs battus. Là où les soleils du matin, que j'y ai adorés, sont plus neufs, plus blancs, plus crayeux qu'ailleurs; au pays